

situation propice pour lui adresser l'un de ces sourires naïfs, comme il le faisait si bien, mais rien ne se passait. Esclave de sa timidité, il se contentait par moments d'entrevoir ses fines mains remonter le long de son corps avant d'en atteindre des cheveux ambrés qui, en l'espace d'un instant, s'arrêtaient d'onduler sous le gré du vent ; avant de repartir, à leur guise, poursuivre leur délicieuse cadence.

A 10 heures se fit l'annonce des classes, mais à sa triste attente ils n'étaient ensemble qu'à deux instants de la semaine, deux précieux moments, lui permettant d'observer la jeune fille aux allures si peu communes. Deux heures pour, à chaque fois, le convaincre un peu mieux de sa beauté. Enfin, il put entendre sa voix, à laquelle il aspirait entrechoquer la sienne et déclencher une de ces conversations comme il en rêvait. Son doux accent le berçait d'un timbre le faisant fondre à chaque sonorité lusitanienne qui émanait de ses lèvres. Il l'observait sans cesse d'un air divaguant, craignant d'être démasqué. De temps à autres leurs regards se croisaient ; alors cette chose qui lui servait de cœur le trahissait. Il perdait le fil du cours, la professeure l'interpellait, il rougissait, elle, souriait, et lui en faisait de même. Alors il était heureux.

Léo appréciait plus que tout, la singularité des cours d'espagnols. Sa présence seule suffisait à le combler de bonheur. Ce qu'il espérait par-dessus tout était les travaux de groupes ; il frémissait à l'idée d'être désigné auprès d'elle. Dans ce cas il tentait au mieux de cacher son enjouement, derrière une innocente badine. Peut-être elle en fut

consciente, mais il s'en moquait, dès lors qu'il s'enivrait des friandes conversations qu'il entreprenait face à elle, chose qu'il n'osait en dehors des cours. Elle s'appelait Alice. Le plus souvent une expression monotone arborait son joli visage. Mais ce qu'il préférait, c'était son rire. Sûrement parce qu'elle ne le dévoilait que rarement, cela rendait son éclosion d'autant plus délicieuse.

De nombreuses semaines s'écoulaient, et lui, poursuivait sa routine contemplative. Néanmoins, un soir, c'était un lundi, un de ces soirs d'automne où le soleil empourpre le ciel d'une sublime lueur écarlate, à la sortie de l'heure du bonheur, une petite voix lui adressa la parole. Alors qu'il se dirigeait vers la sortie du couloir, Léo entendit derrière lui cette intonation qui le fascinait depuis plus de deux mois. Mais cette fois-ci c'était à lui qu'elle s'adressait. Pensant tout d'abord halluciner, ce dernier continua vers la sortie. Mais celle-ci persévéra : « Excuse-moi, Léo, c'est bien ça ? » Léo s'arrêta soudainement, puis se retourna vers cette silhouette à l'allure si prévenante. Il était paralysé.

« As-tu un moment ? lança -t-elle d'une voix mélodieuse.

- Je... je... je suis désolé, j'adorerais discuter mais je crois que l'on m'attend...

- Attends, puis-je te demander... » Mais il se remit en marche d'un pas accéléré, pour dissimuler son émotion. Son cœur battait à tire d'aile. Une fois dehors, alors il réalisa : Celle qu'il convoitait tant s'était tenue devant lui, affichant un de ces sourires rédempteurs tout en prononçant liquoreusement les quelques lettres qui composaient son

prénom. « Quel imbécile » songea-t-il. Comment avait-il pu laisser passer une telle opportunité ? Pourquoi à cet instant précis fallut-il que cela se produise ? Il n'avait pourtant aucun mal à lui adresser la parole lorsqu'un stupide bureau les séparait l'un de l'autre.

Déconcerté, Léo se dirigea vers le portail où, comme à chaque fin de journée, une cohorte d'enfants attendant leurs parents s'agitait. Il se pressa de la dépasser, cherchant du regard la voiture de sa mère. Il ne mit pas longtemps à discerner le véhicule couleur passion qui lui faisait des appels de phares de l'autre côté de l'allée. Alors il s'y précipita, empoigna frénétiquement la portière et s'affala sur le siège avant. Sa mère, assise face au volant, se reposait.

C'était une belle femme. Le visage quelque peu creusé par l'âge, elle possédait de longs cheveux châtons frisés et des yeux couleur havane. Étonnamment, un nez aquilin d'une rare finesse enjolivait son charme. Elle le regardait d'un air curieux, guidée par son instinct maternel qu'éveillait l'attitude de Léo, fixant mélancoliquement la sortie de l'école : « Léo, tout va bien ? Tu ne me dis pas bonjour. Moi qui me suis donnée tant de peine pour venir te chercher à l'heure, à la sortie des cours ? » Un sourire à la fois compatissant et malicieux s'était dessiné sur son visage. Léo n'y prêta pas attention.

Alors la voiture démarra, manquant de l'interrompre dans ses pensées. Elle lui en voudra sûrement de l'avoir éludée. Peut-être même ne lui adressera-t-elle plus la parole. « Alice », quel délicieux prénom, si charmant, si bucolique.

Il aimerait pourtant la revoir, « Alice ». A ce moment précis Léo se haïssait. Léo ne sut jamais s'aimer, enviant sans cesse les autres. Son admiration l'aveuglait parfois au point qu'il en souffrait.

Accoudé sur le rebord de la fenêtre, cheveux au vent, il contemplait le ciel encore azurin qui ne tarderait pas à disparaître. Ainsi il rêvait de lèvres purpurines, d'un visage ganymède, de cette silhouette exquise et sa voix envoûtante. Il songeait à elle, il songeait à cette harmonie qui nourrissait sa passion.

Plusieurs jours s'écoulèrent, les vacances de Noël approchaient à grands pas. Léo se réjouissait de ces quelques temps de césure qui lui permettaient de s'évader par-delà des cahiers et la monotone routine qu'offraient les journées de révisions. La dernière semaine d'examens l'avait épuisé ; l'année touchait presque à sa fin. Pourtant, une fois de plus son cœur se tordait de douleur à l'idée de ne pas la revoir durant deux semaines d'une amoureuse lenteur.

Le dernier jour, un repas était organisé regroupant l'ensemble de la classe, en l'honneur des quelques instants les séparant d'une année nouvelle. Elle s'était assise à côté de lui, émaillant la bonne humeur que suscitait ce banquet chaleureux. Il aurait souhaité que ce vendredi fût une éternité, mais il se contenta ce soir-là de louer le crépuscule corail.

Allongé dans l'herbe déjà humide, accompagné de cette mélodie qui lui est familière. Du jazz dans les oreilles, Miles Davis parvint à lui arracher un sourire affligé. Alors que Morphée s'emparait peu à peu de lui, le téléphone retentit.

Léo se releva paresseusement et alla décrocher l'appareil qui se répétait depuis plus d'une minute. La douce voix qui émana du petit boîtier noir illumina son visage.

« Allo Léo, comment vas-tu ? lança la jeune fille.

- Bonsoir Alice, je... je vais bien merci, dit Léo amèrement.

- Tu en est sûr ? Ta voix paraît fébrile.

- A vrai dire, quelque chose me tourmente.

- Comment ça ? Sans vouloir être indiscrete, voudrais-tu en parler ? demanda Alice d'un ton innocent.

- Comment dire ...dis-moi, malgré le temps qui s'est écoulé depuis, tu ne m'en veux pas pour cette fois où je me suis éclipsé subitement ? S'en suivit un court instant.

- A quand cela remonte-il ? Je ne te suis pas vraiment, fit-elle.

- Il s'agissait d'un lundi. Ce jour-là nous sommes sortis de classe vers 19 heures, le soleil était presque couché. Tu m'avais interpellé soudainement en me disant exactement « excuse-moi, Léo c'est bien ça ? »

- J'apprécie ta sincérité Léo, seulement je crois ne plus m'en rappeler », reprit Alice.

A sa surprise, la jeune fille ne paraissait nullement irritée. Par ailleurs Léo ne décelait aucune marque d'ironie dans ses paroles. Ce pourrait-il qu'elle ait réellement oublié ? Peut-être ne lui en a-t-elle simplement jamais voulu.

Un sourire niais se dessinait peu à peu sur son visage, bercé par son doux accent.

« Cependant j'ai de mon côté deux choses à te demander », reprit Alice.

- Bien sûr ! Je t'en prie, dis-moi, répliqua Léo vacillant.

- Il y a quelques jours, tu étais assis sur le gazon, sous ce grand tilleul qui semble être ton refuge ; lorsque je suis passée derrière toi, tu finissais semble-t-il d'écrire un poème. » La voie d'Alice s'était affaiblie, une légère timidité semblait alors s'y dégager. « Me permettrais-tu d'être ta première lectrice ? Je serais vraiment heureuse si tu consentais à me l'envoyer. Vois-tu, je suis friande de poésie.

- Mais, comment sais-tu que c'était un poème ? s'étonna Léo.

- La mise en page du texte, centré au beau milieu, était tout à fait explicite » continua-t-elle d'un ton affectueux. Quelque peu perturbé, Léo hésita un temps.

« Un instant Alice, me permets-tu ? Je vais chercher mon ordinateur. Cependant, je tiens à te prévenir, ma plume est loin de celle de Prévert ou d'Apollinaire.

- Oh, merci infiniment Léo ! Tu n'as pas à t'inquiéter pour cela, il n'y aura aucun jugement, et ce quoi que tu me dises. Et puis, je suis certaine que c'est un beau poème !

- Je ne sais pas trop, à toi de me dire ce que tu en penses ; je n'ai jamais su me faire un avis légitime sur mes propres écrits.

- Je penses que tu te sous-estime un peu Léo. Ce n'est pas pour te blesser, tout au contraire, mais je pense simplement que tu devrais avoir un peu plus confiance en toi. »